GENET A CHATILA (version française)

(La tombe de Genet, voix off)

JE VOUS RAPPELLE
QUE JE N'AI NI PERE NI MERE,
QUE J'AI ETE ELEVE PAR L'ASSISTANCE PUBLIQUE,
QUE J'AI SU TRES JEUNE
QUE JE N'ETAIS PAS FRANCASI,
QUE JE N'APPARTENAIS PAS AU VILLAGE.

ENSUITE,
JE NE POUVAIS ME RETROUVER QUE DANS LES OPPRIMES DE COULEUR
ET DANS LES OPPRIMES REVOLTES CONTRE LE BLANC.
JE SUIS PEUT-ETRE UN NOIR QUI A LES COULEURS BLANCHES OU ROSES,
MAIS UN NOIR.
JE NE CONNAIS PAS MA FAMILLE.

(Mounia, l'actrice, assise à bord de la tombe, lit:

"Je vous rappelle que je n'ai ni père, ni mère, que j'ai été élévé par l' assistance publique, que j'ai su très jeune que je n'étais pas Francçais, que je n'appartenais pas au village.
Ensuite, je ne pouvais me retrouver que dans les oppimés de couleur et dans les opprimés révoltés contre le blanc.
Je suis peut-être un noir qui a les couleurs blanches ou roses, mais un noir. Je ne connais pas ma famille."

(TITRES)

(Hôtel ext., voix off de femme:)

"Jean habitait toujours dans des chambres d'hôtel."

(Chambre d'hôtel int., Leila Shahid à gauche, Mounia à droite, c'est Leila qui parle en on:)

"On est dans cette chambre d'hôtel à Paris, à l'hôtel Rubens, où il a passé plusieurs séjours à Paris, mais surtout tous les derniers mois avant sa mort.
Nous nous étions connus en 74, à Paris, à l'époque où j'étais étudiante et puis le destin a voulu que je me marie et que

(contre-champ sur Mouna qui écoute)

je m'installe au Maroc. Lui aussi avait un ami qui habitait à Tanger au Maroc. La Palestine et le Maroc nous ont beaucoup réuni."

(Les deux femmes de nouveau, plan plus rapproché)

"En 1982, début juin, l'armée israélienne décide de l'opération "Paix en Galilée", et en fait elle arrive jusqu'à Beyrouth, assiège la capitale pendant trois mois et le général Sharon bombarde la ville pendant trois mois de toutes sortes de bombes, au napalm, à fragmentation, même à implosion. Jean et moi on était à Rabat pendant ce temps et nous voyons à la télévision les images terribles des bombardemnts. Plus d'un million de civiles qui étaient assiégés dans cet capitale."

(Travelling à Beyrouth, maisons éclaboussées dehors, puis Mounia, puis les maison ext. de nouveau; elle continue en off:)

"Au bout de trois mois, lorsqu'ils n'ont pas réussi à casser la résistance libanaise et paléstinienne, les combattants paléstiniens ont décidés d'évacuer la ville pour sauver la ville et la guerre normalement devait s'arrêter. Je décide d'aller à Beyrouth, ma ville natale où habite toujours ma mère. Sans hésiter, Jean me dit: Je viens avec toi."

(Documents filmés des combattants palestiniens qui montent sur un camion, des femmes et enfants qui applaudissent, puis les camions qui partent; elle continue en off:)

"Le siège a été levé début septembre. Les combattants palestiniens, au terme d'un accordconclu avec les Etats-Unis, l'Angleterre et la France, se sont engagé à évacuer Beyrouth. Donc, fin août, les combattants palestiniens s'embarquent pour la Tunesie en bateau."

(Vue sur la mer et le port de Beyrouth; elle continue en off:)

"Ma mère habite un grand immeuble devant la mer. Le lendemain matin de notre arrivée

(Deux chaises sur un balcon)

on est allé prendre le café sur le balcon qui surplombe la mer et d'où l'on voit toute la baie de Beyrouth.

(Mounia regarde avec des jumelles)

Trois navires militaires sortaient du port et prenaient le large. Jean me dit: Qu'est-ce que c'est? Je ne savais pas. Je suis allé prendre des jumelles.

(La vue à travers les jumelles sur le port et les bateaux, dont un porte-avion)

Et fait c'était le contingent français, italien et américain des forces multinationalles qui partaient. Et Jean me dit (je ne l'oublierai jamais): "C'est mauvais signe. Pourquoi partent-ils avant la date prévu?"

(La chaise blanche)

Car ils devaient rester encore un mois, pour assurer la protection des civils palestiniens dans les camps de réfugiés.

(Journal; elle continue en off:)

Le lendemain il y avait une énorme explosion au siège du parti phalangiste, allié des Israéliens. Il y a eu plusieurs morts, dont Béchir Gemayel, chef des milices phalangistes et tout nouveau pràsident de la République libanaise. La ville était sous le choc.

(Vue d'en haut en bas dans la rue, avec mouvement de caméra)

Le lendemain, vers cinq heures du matin, je vois arriver le vendeur de journaux en moto qui crie: "Les Israéliens arrivent, les Israéliens arrivent!" Je dégringole les escaliers de l'immeuble et del'entrée je vois arriver les chars et les jeunes soldats israéliens, avec leur sac à dos, leurs postes émétteurs et leur antennes. Je suis remonté très vite. Jean

était surexcité, il voulait tout voir de près. Il a pris les jumelles et regarde en bas. Il voit tout. Les Israéliens s'éparpillent dans la ville et encerclent les camps palestiniens qui se trouvent au sud de la ville.

(Vue la nuit sur la mer et les maisons environnantes; mouvement de caméra vers le bas d'abord, à droite vers le haut ensuite; la voix off continue:)

Cette nuit-là nous avons passé la soirée à regarder le ciel illuminé par d'énormes fusées éclairantes au sud de la ville, c'est-à-dire là où sont les camps palestiniens. Et on ne comprenait pas ce qui se passait. D'autant plus qu'on n'entendait ni canon, ni mitraillettes. Le calme total. Pas d' éléctricité, pas une voiture dans les rues. C'était effrayant, presque surréaliste. Le vendredi soir quelqu'un a sonné à l'interphone en bas: "Descendez vite, c'est très important." C'était une amie journaliste qui me présente une infrmière norvégienne qui arrive droit de l'hôpital Acca, au camp de Chatila. "Elle a des choses terribles à dire. Il y a un massacre dans le camp." Elle nous a raconté que depuis trois jours ils accueillaient des blessés avec des blessures très bizarres, de couteau, de hache. A peine soignés, ils repartaient comme des fous chercher le reste de leur famille.

(Document filmé, des soldats israéliens; voix off qui continue:)

Le même jour, avec Jean, nous avons essayé de nous approcher du camp de Chatila. Nous avons été refoulés par les Israéliens.

(Vue sur un mur et un trottoir; voix off:)

Le lendemain matin, nous avons pu enfin pénétrer dans le camp. Jean est entré d'un côté et moi de l'autre. Nous nous sommes donnés rendez-vous à la maison.

(Porte d'une chambre, puis Mounia qui regarde, puis le lit et mouvement sur un tableau de jeune fille, puis coussin du lit; voix off qui continue:)

Quand je suis arrivé chez moi, quatre heures plus tard, Jean se trouvait à la maison le visage couvert de cloques, complètement brûlé par le soleil. Il était dans un état second et j'étais sûre que cette nuit il allait mourir.

On a parlé un peu et il a dit: "Il faut que je me retire, il faut que je sois seul." Au bout de trois ou quatre jours, il m'a dit qu'il voulait partir, qu'il voulait quitter Beyrouth. Je lui ai dit: "Si tu as des papiers sur toi, donnes-les-moi, je les ferai sortir par la valise diplomatique." Il m'a répondu que si ce qu'il avait écrit valait la peine, c'était conservé ailleurs que sur du papier. J'ai alors compris que pendant les quelques jours où il s'était enfermé, il avait écrit.

(Voix off sur le coussin du lit:)

J'AVAIS PASSE QUATRE HEURES A CHATILA.

(Document de morts, d'une femme qui crie et pleure, et d'un homme mort couché par terre; voix off:)

IL RESTAIT DANS MA MEMOIRE
ENVIRON QUARANTE CADAVRES.
TOUS - JE DIS BIEN TOUS -
AVAIENT ETE TORTURES,
PROBABLEMENT DANS L'IVRESSE,
DANS LES CHANTS,
LES RIRES,
L'ODEUR DE LA POUDRE
ET DEJA
DE LA CHAROGNE.

(Mounia marche dans une ruelle du camp, vu par derrière; voix off:)

DANS LA REVUE D'ETUDES PALESTINIENNES J'AI VOULU MONTRER CE QUI RESTAIT DE CHATILA ET DE SABRA
APRES QUE LES PHALANGISTES Y PASSERENT TROIS NUITS.

(Travelling subjective qui commence par terre et finit sur une fenêtre)

LE PREMIER CADAVRE QUE JE VIS
ETAIT CELUI D'UN HOMME DE CINQUANTE OU SOIXANTE ANS.
IL AURAIT EU UNE COURONNE DE CHEVEUX BLANCS

SI UNE BLESSURE,
UN COUP DE HACHE,
IL M'A SEMBLE,
N'AVAIT OUVERT LE CRANE.
UNE PARTIE DE LA CERVELLE NOIRCIE ETAIT A TERRE,
A COTE DE LA TETE.
TOUT LE CORPS ETAIT COUCHE SUR UNE MARE DE SANG,
NOIR ET COAGULE.

(Mounia vu par derrière, va vers une fenêtre de maison où elle s'arrête)

LES PIEDS ET LES JAMBES DU MORT ETAIENT NUS,
NOIRS,
VIOLETS ET MAUVES.
PEUT-ETRE AVAIT-IL ETE SURPRIS LA NUIT
OU A L'AURORE.

(Nouveau travelling subjective, qui commence par terre et se termine sur une petite fille sous une porte qui regarde dans la caméra)

TROIS JEUNES GENS M'ENTRAINAIENT DANS UNE RUELLE.
ENTREZ MONSIEUR,
NOUS ON VOUS ATTEND DEHORS.
J'ENTRE DANS UNE PETITE MAISON DE DEUX ETAGES.
IL Y A UN MORT QUI M'EMPECHE DE FRANCHIR LA PORTE.
JE VOIS D'AUTRES CADAVRES.

J'ENJAMBAIS LES MORTS
COMME ON FRANCHIT DES GOUFFRES.

AUX PREMIERS MORTS,
JE M'ETAIS EFFORCE DE LES COMPTER.
ARRIVE A DOUZE OU QUINZE,
ENVELOPPE PAR L'ODEUR,
PAR LE SOLEIL,
BUTANT DANS CHAQUE RUINE,
JE NE POUVAIS PLUS,
TOUT S'EMBROUILLAIT.

UNE FETE BARBARE S'ETAIT DEROULE LA.

COMMENT DIRE A LEURS PARENTS, QUI SONT PARTIS AVEC ARAFAT,
CONFIANTS DANS LES PROMESSES DE REAGAN,
DE MITTERAND,
DE PERTINI,
QUI LES AVAIENT ASSURES QU'ON NE TOUCHERAIT PAS A LA
POPULATION CIVILE DES CAMPS?
COMMENT DIRE
QU'ON A LAISSE MASSACRER LES ENFANTS,
LES VIEILLARDS,
LES FEMMES,
ET QU'ON ABANDONNE LEURS CADAVRES SANS PRIERES?
COMMENT LEUR APPRENDRE
QU'ON IGNORE
OU ILS SONT ENTERRES?

(Mounia appuyé contre un mur)

JE SUIS FRANCAIS,
MAIS ENTIEREMENT,
SANS JUGEMENT,
JE DEFENDS LES PALESTINIENS.
ILS ONT LE DROIT POUR EUX
PUISQUE JE LES AIME.

(Une femme avec son enfant qui passe)

MAIS LES AIMERAIS-JE
SI L'INJUSTICE N'EN FAISAIT PAS UN PEUPLE VAGABOND?

(Mounia et une femme palestinienne dans un cimetière; elles s'arrêtent devant une tombe, la femme dit:)

"Ici il y a Mohammed, mon fils, et là quatre autres, enterrés les uns sur les autres."

(Elles repartent; Mounia dit à la caméra:)

"Elle dit que son fils est enterré là."

Les deux femmes vu par derrière de côté, la femme parle:

"Ce sont tous nos enfants. Ils étaient tous du camp. Tous ils sont morts. C'est la grâce de Dieu. Que peut-on faire? C'est ça notre destin. Celui qui n'a pas de patrie, voilà ce qui lui arrive."

(Photo d'un garçon sur le mur; elle continue en off:)

"Si au moins ils étaient morts dans notre patrie, j'aurais été contente."

(La femme seule, puis mouvement de caméra sur Mounia)

"Celui qui n'a pas de patrie, voilà ce qui lui arrive. Si c'était dans notre patrie, s'ils étaient morts sur la terre de notre patrie, je serais contente, mais comme ça, dans un pays d'exil. Maintenant, s'ils vont nous sortir d'ici, s'ils sortent les réfugiés d'ici; est-ce que je laissera mes enfants ici? Je ne les laisserai pas ici. Je prendrai leurs os avec moi."

(Mounia seule; la femme continue en off:)

"Je vais remplir des sacs avec leurs os et les prendrai partout où ils vont nous jeter. Je ne les laisserai pas ici."

(Les deux femmes de loin et de derrière; la femme continue en off:)

"Si je rentre en Palestine, dans notre pays, je vais prendre leurs os avec moi. Je ne les laisserai pas ici, où que j'irai, je les prendrai avec moi."

(Fenêtre vers l'extérieur, des femmes qui passent)

(Un homme en blanc parle avec Mounia, les deux dans l'image)

"Le massacre a eu lieu le soir au coucher du soleil. Des gens sont venus nous raconter qu'on est en train de tuer des gens dans le camp. On ne les a pas cru. Une femme est venu en disant qu'on lui a tiré dessus. Elle avait la main qui saignait. On ne l'a pas cru non plus."

(Lui seul maintenant, avec Mounia en amorce)

"On a tiré sur nous. Il y avait comme une illumination. Toutes les deux, trois minutes des fusées éclairantes. Le camp était comme en plein jour. Moi et les enfants, on s'est enfui. tout le monde s'est mis à fuir. Les gens ont su au matin qu'il y a eu un massacre."

(Début d'un mouvement de caméra qui finit sur un fumeur de pipe d'eau; l'autre continue en off)

"Le lendemain les gens voulaient aller dans le camp pour prendre leurs affaires. Une femme qui est entröe chez elle a été attrapé et égorgé."

(De nouveau lui et Mounia; il continue en on)

"Ils ont tué les gens, ils les ont égorgé. Ils les ont couvert de terre. Il n'y a pas un crime qu'ils n'ont pas fait."

(Coupe sur une femme qui écoute, puis sur une femme et son enfant sur un balcon; l'autre continue en off)

"Ils ont tué tous ces gens. Les autres sont venus, se sont mis à pleurer. On sentait les odeurs des morts, et l'eau qui coulait des corps. On s'est mis à les rassembler."

(Lui seul)

"De les mettre de côté. On les a mis dans un cimetière et ils les ont couvert de terre, ceux qui étaient morts, et ceux qui n'étaient pas encore morts, et ceux qui étaient seulement blessés."

(Mounia seule, qui écoute; lui qui continue en off)

"Et personne n'a rien dit, n'a rien demandé sur ce qui s'était passé."

(Mouvement de caméra par terre, puis sur une porte verte à moitié ouverte; puis coupe sur Mounia, ensuite de nouveau sur la porte; commentaire)

AU MILIEU AUPRES D'ELLES,
DE TOUTES LES VICTIMES TORTURES,
MON ESPRIT NE PEUT SE DEFAIRE DE CETTE "VISION INVISIBLE":
LE TORTIONAIRE
COMMENT ETAIT-IL?
QUI ETAIT-IL?
JE LE VOIS
ET JE NE LE VOIS PAS.
IL ME CREVE LES YEUX
ET IL N'AURA JAMAIS D'AUTRE FORME
QUE CELLE
QUE DESSINENT LES POSES,
POSTURES,
GESTES GROTESQUES DES MORTS
TRAVAILLES AU SOLEIL
PAR DES NUEES DE MOUCHES.

(Un homme qui vend des choses pousse sa charette et passe devant la caméra)

(Une vieille femme assise et Mounia assise aussi en face d'elle; la vieille parle)

"Ils voulaient me couper en morceau avec une hache. Quand les feddayins sont venus, ils se sont enfuis. Ils sont venus pour m'égorger. Quandles feddayins sont venus, ils se sont enfuis. Avec la hache ils voulaint me couper."

(La vieille seule, avec Mounia de derrière en amorce)

"Ils m'ont allongé sur le lit et ils voulaient me découper.
Je tremblais de peur comme ça. Que dire encore?"

(Mounia qui écoute; l'autre qui continue en off)

"La vie des Palestiniens est amère. Notre vie n'est pas bonne."

(La vieille de nouveau seule, avec Mounia de derrière en amorce)

"Et puis: ils mendient, les Palestiniens. Notre situation est amère, mauvaise. Regarde comment on est installé. Où les chiens ne voudraient pas être. C'est ça, la vie des Palestiniens. C'est la misère. Ils sont démunis. Ils mendient. Ils ont quitté leur beau pays. Nos bonnes terres. On a tout quitté. On est venu s'installer ici. Dans des maisons qui sont des tombeaux. Ne vous en déplaisent. Les chiens ne se mettraient pas là. Regarde comme elle est notre vie, amère."

(Vue sur un sol avec mouvement de caméra jusqu'à l'intérieur d'une maison; la vieille continue en off)

"Ca, c'est la vie des Palestiniens. Ils ont tout abandonné: leurs maisons en Palestine, leurs chevaux, leurs puits et leurs biens, et ils se sont installés ici."

(Intérieur de maison: une verre sur une table; une montre au mur et une photo au mur; commentaire)

LA PHOTOGRAPHIE NE SAISIT PAS LES MOUCHES
NI L'ODEUR BLANCHE
ET EPAISSE DE LA MORT.
ELLE NE DIT PAS NON PLUS
LES SAUTS QU'IL FAUT FAIRE
QUAND ON VA D'UN CADAVRE A L'AUTRE.

L'AMOUR ET LA MORT.
CES DEUX TERMES S'ASSOCIENT TRES VITE
QUAND L'UN EST ECRIT.
IL M'A FALLU ALLER A CHATILA
POUR PERCEVOIR
L'OBSCENITE DE L'AMOUR
ET L'OBSCENITE DE LA MORT.

(Travelling sujective qui commence sur un escalier et finit sur une fenêtre de maison; commentaire)

QUELLE RUELLE PRENDRE MAINTENANT?

J'ETAIS TIRAILLE PAR DES HOMMES DE CINQUANTE ANS,
PAR DES JEUNES GENS DE VINGT,
PAR DEUX VIEILLES FEMMES ARABES,
ET J'AVAIS L'IMPRESSION
D'ETRE AU CENTRE D'UNE ROSE DES VENTS,
DONT LES RAYONS CONTIENDRAIENT DES CENTAINES DE MORTS.

(Des enfants sous une fenêtre de maison, vue d'en bas. Et Mounia qui les regarde en souriant)

(Dans une ruelle un homme avec une charette qui arrive et qui passe devant la caméra)

(Mounia arrive devant une porte rouge où elle frappe et où une femme en rouge la reçoit)

"Qui est là?"
"Mounia. Bonjour."

(Les deux femmes assisent face à face; l'autre qui parle)

"Après le massacre nous sommes rentrés chez nous. C'était un jeudi. Nous dormions. Tout le monde était rentré chez soi. Lorsque nous avons entendu des bruits de bulldozers et de tirs. Nous avons eu peur. Nous pensions que c'était les Israéliens. On ne savait pas. On avait peur. Le lendemain matin, nous avons entendu des voix chez nos voisins. Nous sommes allés voir ce que c'était ces bruits dehors. Nous avons vu des hommes armés en tenu militaire. Ils étaient surpris de nous voir toujours à la maison. Comment vous êtes toujours là? Sortez tout de suite. Nous avons eu peur. Nous avons réveillés nos petits frères et soeurs et nous sommes allés vers la porte de la maison. Nous l'avons ouverte. Ils sont entrés avec leurs armes et ils ont pointés leurs fusils sur nous."

(La Revue des Etudes palestiniennes et un appareil de photo; l'autre continue en off)

"Quelqu'un a dit: Allez, fusillez-les! Il y avait écrit sur une poche de leur uniforme: "Forces libanaises"."

(De nouveau les deux femmes dans l'image, Mounia de derrière en amorce; l'autre qui continue en on)

"J'avais ma petite soeur dans les bras. Je suis resté debout avec elle. Alors elle a été touché à la tête. Soudain j'ai senti son cerveau couler sur moi. Et elle m'est tombé des bras. Je me suis jeté par terre."

(Plan sur Mounia, qui écoute; l'autre continue en off)

"Ma petite soeur a rampé vers ma mère et l'a appellé: Maman, Maman. Puis c'était fini, elle était morte."

(Les deux femmes de nouveau)

"Deux de mes petits frères se sont enfuit dans les toilettes. Nous autres on a fait semblant d'être morts. Les hommes sont partis. Nous étions sûrs qu'ils ne reviendraient pas. J'ai sécoué mes soeurs et frères pour voir qui était encore vivant et qui était mort. J'ai constaté que ma mère vivait encore."

(Mounia seule, qui écoute; l'autre continue en off)

"Ainsi qu'une de mes soeurs qui est paralysé à présent. Evidement je pense toujours à ma famille. Je ne l'oublierai jamais. Je voudrais que mon père soit encore vivant."

(Les deux femmes ensemble de nouveau)

"Mes enfants ont maintenant l'âge de mes frères et soeurs au moment de leur mort. Ma petite soeur quej'ai porté dans mes bras, que je nourrissais. C'était mes frères et soeurs. Je les aime, je les aimerai toujours. Imagines-toi, ma soeur que j'ai porté dans mes bras et dont le cerveau

a coulé sur ma main. Ce qu'on ressent alors. Elle venait d'être filmé dans... Comment ça s'appelait déjà... "Le rêve arabe". Ils ont mis sa photo. Je disais à mes enfants: C'est votre tante, ma petite soeur. "

(Images/documents sur un téléviseur et les gens qui regardent)

(Groupe de gens assisent sous les arbres, derrière eux des jeunes jouent au football; la femme devant à gauche qui parle)

"Regardez, les ordures, les saletés."

(L'homme en blanc sur sa gauche lui demande de parler plus fort; elle répète alors et puis continue)

"Regardes, ils font pipi dans le cimetière. Si on veut venir pour une visite au cimetière, on ne peut pas. Qu'est-ce qu'on va visiter? On ne peut pas. si on veut visiter, si l'on veut prier les morts, on ne peut pas. Il n'y a même pas d'entrée. Tu vois de tes propres yeux ce qui se passe."

(Mouvement de caméra sur la femme en rouge, qui reprend)

"Ce qu'on demande, c'est que l'Ett fasse au moins garder ce cimetière et qu'on l'entoure d'une haie, pour que ce soit un symbole pour les martyrs, pour les enfants et pour les femmes."

(Mounia qui écoute; la femme en rouge continue en off)

"Et pour les vieux. C'est ça qu'on demande. Pour que les gens puissent voir qu'il y a là un cimetière."

(Les garçons qui jouent au foot, et mouvement de caméra ensuite en bas sur le sable; toujours voix off de la femme en rouge)

"Pour l'honneur du sang versé de nos martyrs et des enfants. C'est ça qu'on demande."

(Un vieil homme en blanc et Mounia sur le toit d'une maison le soir)

"Les Israéliens étaiend donc dans cet immeuble et nous on était dans le camp. C'était la nuit. Ils ont Lancés une pluie de fusées éclairantes.
On pouvait presque voir une fourmi marcher par terre. Et nous, on s'est caché par-ci, par-là. On dormait, mais comment dormir? On s'était caché sous terre."

(Vue générale du camp de Chatila, puis Mounia qui regarde avec des jumelles, puis l'image vue à travers les jumelles: mouvement de caméra sur le camp qui s'arrête sur la mosquée au loin)

LES MASSACRES N'EURENT PAS LIEU EN SILENCE
ET DANS L'OBSCURITE.
ECLAIREES PAR LES FUSEES LUMINEUSES ISRAELIENNES.
LES OREILLES ISRAELIENNES ETAIENT,
DES LE JEUDI SOIR,
A L'ECOUTE DE CHATILA.
QUELLES FETES,
QUELLES BOMBANCES SE SONT DEROULEES LA
OU LA MORT SEMBLAIT PARTICIPER AUX JOYEUSETES DES SOLDATS
IVRES DE VIN,
IVRES DE HAINE,
ET SANS DOUTE
IVRES DE LA JOIE DE PLAIRE
A L'ARMEE ISRAELIENNE
QUI ECOUTAIT,
REGARDAIT,
ENCOURAGEAIT.

(Mounia et le vieux regardent sur le camp)

COMMENT SON ENTRES LES ASSASSINS DANS LES CAMPS?
LES ISRAELIENS ETAIENT-ILS A TOUTES LES ISSUES COMMANDANT CHATILA?
EN TOUT CAS,
LE JEUDI ILS ETAIENT DEJA A L'HOPITAL DE ACCA,
FACE A UNE OUVERTURE DU CAMP.

(Vue sur les voitures qui passent et mouvement de caméra vers le haut)

L'HOPITAL DE ACCA OCCUPE PAR LES ISRAELIENS,
EN FACE D'UNE ENTREE DE CHATILA,
N'EST PAS A DEUX CENTS METRES DU CAMP,
MAIS A QUARANTE METRES.

(Encore Mounia et le vieux)

RIEN VU,
RIEN ENTENDU,
RIEN COMPRIS?
CAR C'EST BIEN CE QUE DECLARE BEGIN A LA KNESSET.
DES NON-JUIFS
ONT MASSACRE DES NON-JUIFS,
EN QUOI CELA NOUS CONCERNE-T-IL?

(Vue dans une pièce et sur des pantoufles, ensuite travelling en avant sur le lit et les coussins)

J'AVAIS PASSE
QUATRE HEURES A CHATILA.
IL RESTAIT DANS MA MEMOIRE
ENVIRON QUARANTE CADAVRES.
TOUS
- JE DIS BIEN TOUS -
AVAIENT ETE TORTURES,
PROBABLEMENT DANS L'IVRESSE,
DANS LES CHANTS,
LES RIRES,
L'ODEUR DE LA POUDRE
ET DEJA
DE LA CHAROGNE.

(Une femme assise qui pleure et coupe sur des photos avec mouvement de caméra)

SANS DOUTE J'ETAIS SEUL,
JE VEUX DIRE SEUL EUROPEEN

(AVEC QUELQUES VIEILLES FEMMES PALESTINIENNES
S'ACCROCHANT ENCORE A UN CHIFFON BLANC DECHIRE),
MAIS SI CES CINQ OU SIX ETRES HUMAINS N'AVAIENT PAS ETE LA,
JE SERAIS DEVENU FOU.
OU L'AI-JE ETE?

(De nouveau la femme et ensuite la photo d'une fille et la photo d'un garçon)

CETTE VILLE EN MIETTES
ET PAR TERRE
QUE J'AI VU OU CRU VOIR,
PARCOURUE,
SOULEVEE,
PORTEE PAR LA PUISSANTE ODEUR DE LA MORT,
TOUT CELA
AVAIT-IL EU LIEU?

(Extérieur hôtal Rubens; voix off de Leila)

"Le choc du massacre de Chatila a été pour Genet un déclencheur, probablement peut-être du premier désir d'écrire depuis 20 ans."

(Les deux femmes assisent sur le lit; c'est Leila en on qui continue)

"Il a fallu pratiquement un an et demi réellement pour faire le deuil de Chatila. Et vers avril 1984 Jean, qui avait passé plusieurs mois malade chez moi à la maison, vient et me tend un paquet de billets d'avion où il y avait absolument tout: Beyrouth, Amman, Le Caire, Rabat. Et me dit: j'ai décidé d'écrire un livre sur les Palestiniens et tu vas m'aider d'aller dans tous ces pays pour retrouver mes amis feddayins."

(Une chaise; elle continue en off)

"Et dans cette chambre d'hôtel où il s'installe six mois avant sa mort, il écrit...

(Retour sur les deux femmes)

... d'une manière presque frénétique. Je venais le voir pratiquement tous les jours. Je m'asseyait devantlui. Je restait silencieuse pendant des heures. En fait, j'avais pas envie de faire autre chose. J'avais besoin de retrouver cette intimité qu'on avait partagé dans le deuil de ce qu'on avait vécu. Il écrivait, mais toute la journée. Il avait son cancer à la gorge qui lui faisait tellement mal, qu'il était obligé de presser son air pour pouvoir supporter la douleur. Mais il ne voulait pas prendre de sédatif. Son plaisir d'écrire, sa nécéssité d'écrire, l'écriture qui venait avec une telle force, était plus forte que la douleur...

(Vue sur Mounia qui écoute; l'autre continue en off)

... plus forte que la mort. Il a toujours beaucoup aimé le Requiem de Mozart...

(De nouveau les deux dans l'image et Leila en on)

... qu'il écoutait souvent là avec sa cassette à côté. Et j'ai pensé, après avoir lu le livre, combien c'était son propre Requiem, et comme Mozart il n'a pas eu le temps de le terminer, puisqu'il est mort avant...

(Hôtel, cour extérieur, avec fenêtres; elle continue en off)

... en corrigeant les épreuves de son livre."

(Mounia à Amman le soir, debout, vu par derrière, à côté de deux policiers, puis plan rapproché de l'arène romain et ensuite Mounia de près en profil)

EN VENANT DE L'AEROPORT,
QUI NE CONNAIT PAS AMMAN
TROUVE UN GRAND CHARME A LA JORDANIE,
SURTOUT LE SOIR.
QUATORZE ANS APRES MES PREMIERS SEJOURS,
JE NE RECONNAISSAIS PLUS RIEN,
MAIS JE COMPRIS D'EMBLEE

QUE CE CHARME DES COLLINES,
DES MONTAGNES PLUS LOINTAINES ET PLUS SOMBRES,
DES VALLONS,
JARDINS,
VILLAS,
ETAIT LA GAZE PEINTE
QUI DISSIMULE LA FEROCITE DES CAMPS PALESTINIENS. (p. 454-6)

(Le livre sur une commode devant une petite lampe)

JE NE PUIS DATER LES COMMENCEMENTS DE CE LIVRE.
APRES CHATILA?
L'ECRITURE DU LIVRE COMMENCA
VERS OCTOBRE 1983.
ET JE DEVINS ETRANGER A LA FRANCE.

(Mounia sur le balcon, vu de derrière à travers la porte de la chambre)

(L'enseigne de l'hôtel et mouvement de caméra en bas dans la rue)

D'AMMAN,
VILLE DU ROYAUME DE DAVID,
NABATEENNE, ROMAINE, ARABE,
VENANT DU FOND DES AGES,
REMONTAIT UNE PUANTEUR
ALLUVIONNAIRE. (p. 25)

(Mounia sur le balcon, vu de devant de côté)

(Gens dans la rue, voitures, mosquée, mouvement de caméra sur le minaret)

(Mounia dans la chambre d'hôtel la nuit, elle lit à voix haute dans le livre)

"Je ne puis dater les commencements de ce livre. Après Chatila? L'écriture du livre commença vers octobre 1983. Et je devins étranger à la France. La page qui fut d'abord blanche, est maintenant parcouru de haut en bas de minuscules signes noirs. La réalité est-elle cette totalité des signes noirs? La révolution palestinienne fut-elle écrite sur le néant, un artifice sur du néant?"

(Vue à travers la fenètre dans la rue)

(Mounia plan rapproché écoute de la musique)

(Sa main et le livre "Un captif amoureux")

(Mounia dans l'autobus; vue dehors, sur elle de nouveau)

(Vue dehors sur des femmes qui marchent, puis l'arrivée au camp de Baqua)

EN JORDANIE
LES CAMPS ETAIENT AU NOMBRE DE DIX OU DOUZE.
JE PEUX CITER: JEBEL HUSSEIN, WAHADAT, BAQA, GHAZA-CAMP, IRBID, QUE J'AI LE MIEUX CONNUS.
LES FEDDAYIN REVENAIENT DANS LES CAMPS
POUR SE REPOSER.

NOUS ETIONS A BAQUA-CAMP FIN 1970. (p. 14)

AUCUN ORGEUIL
NE FUT VISIBLE DANS BAQUA-CAMP. (p. 43)

(Mounia vue de derrière marche à travers le camp au milieu de la foule)

A BAQUA
CHAQUE QUARTIER DU CAMP
TACHAIT DE REPRODUIRE LE VILLAGE ABANDONNE EN PALESTINE.
NAZARETH ETAIT ICI,
A QUELQUES RUELLES, NAPLOUSE ET HAIFA.
A DROITE HEBRON,
A GAUCHE
UN QUARTIER DE L'ANCIEN EL KODS (JERUSALEM) (p. 92)

(Mounia en visite chez un groupe de femme; une femme en bleu est en train de lui mettre une robe rouge)

DAVANTAGE EN PALESTINE QU'AILLEURS,
LES FEMMES
ME PARURENT POSSEDER UNE QUALITE DE PLUS QUE LES HOMMES.
(p.12)

(Mounia, sur les genoux se met à parler)

"Permettez-moi. Je vous comprend, mais je ne parle pas très bien l'arabe."

(Des femmes qui l'écoutent, on entend en off)

"Si, si, vous parlez bien."

(Des femmes; Mounia en off)

"Je m'appelle Mounia. Mon père et ma mère sont d'Algérie."

(Tableau par terre; elle encore en off)

"Moi, j'habite en France."

(Groupe de femmes assisent par terre, dont Mounia, la vieille sur la gauche parle)

"On cultivait le pastèque, les tomates, des olives, des raisins, des figues. Vous faisiez comment avec les olives?"

(Quelqu'un en off)

"On faisait de l'huile d'olive."

(La vieille et Mounia dans l'image; la vieille parle)

"Et l'eau de Palestine, c'est mieux qu'un médicament qu'on boit."

(Deux femmes assisent; mouvement de caméra le long du rideau blanc vers le haut; l'autre continue en off)

"Mon Dieu, jespère qu'on va y retourner. Si Dieu le veut, on y retournera en Palestine. On veut notre terre. On ne veut pas rester ici. On veut aller en Palestine."

(Mounia seule, puis mouvement sur la vieille, qui parle toujours)

"Les gens finissent à Amman dans les hôpitaux, à cause de cet eau où l'on met des cochons... Oui, oui, des cochons."

(Taxi jaune vu de derrière, puis Mounia dedans en train de lire, puis vue de l'intérieur à l'extérieur et elle qui passe devant la voiture pour prendre une photo)

A VINGT KILOMETRES DE LA CAPITALE,
LE CAMP DE BAQA FUT ENTOURE SOUDAINEMENT ET COMPLETEMENT

DE TROIS RANGS DE BLINDES. LA PALABRE ENTRE LES FEMMES DU CAMP ET LES OFFICIERS JORDANIENS DURA DEUX JOURS ET DEUX NUITS.
ELLES ETAIENT SUR LA ROUTE QUI VA AU JOURDAIN.
LE DESARROI ETAIT GRAND PARMI LES OFFICIERS.
COMMENT TIRER SUR DES FEMMES ET DES VOITURES DE GOSSES.
NOUS ALLONS CHEZ NOUS.
QUEL CHEZ VOUS?
EN PALESTINE.
A PIED.
NOUS TRAVERSERONS LE JOURDAIN. (p. 89/90)

(Le cerf-volant)

(Groupe d'hommes assisent dans l'ombre, Mounia qui arrive)

(Elle montre une photo à l'un des hommes et dit)

"Il était là en 1971."

(Elle un peu plus tard)

"Vous l'avez vu?"

(Un homme)

"Non. On ne l'a pas vu."

(Elle montre une photo de Genet de plus près, puis on voit des joueurs à pierre et un plan général du camp)

(Un homme dans un paysage, avec moutons et rivière; puis plan sur Mounia. Ensuite plan rapproché de la rivière et mouvement de caméra sur la montagne. Coupe sur Mounia qui prend une photo. Puis plan rapproche sur le crète de la colline avec poste d'observation israélien)

AVANT D'Y ARRIVER,
JE SAVAIS QUE MA PRESENCE AU BORD DU JOURDAIN,
SUR LES BASES PALESTINIENNES,
NE SERAIT JAMAIS CLAIREMENT DITE.
J'AVAIS ACCUEILLI CETTE REVOLTE DE LA MEME FACON
QU'UNE OREILLE MUSICIENNE RECONNAIT LA NOTE JUSTE.
SOUVENT HORS DE LA TENTE,
JE DORMAIS SOUS LES ARBRES,
ET JE REGARDAIS LA VOIE LACTEE,
TRES PROCHE,
DERRIERE LES BRANCHES.

(Travelling derrière Mounia qui va vers la rivière; musique)

(Le bord de la rivière en face)

(La colline en face avec mouvement de caméra de droite à gauche)

EN SE DEPLACANT LA NUIT,
SUR L'HERBE ET SUR LES FEUILLES,
LES SENTINELLES EN ARMES NE FAISAIENT AUCUN BRUIT.
LEURS SILHOUETTES VOULAIENT SE CONFONDRE AVEC LES TRONCS D'ARBRES.

LA VOIE LACTEE PRENANT SA SOURCE DANS LES LUMIERES DE GALILEE
FAISAIT UNE ARCHE
QUI,

ME SURPLOMBANT,
SURPLOMBAIT AUSSI TOUTE LA VALLEE DU JOURDAIN
ET FINISSAIT, EN S'EPARPILLANT, SUR LE DESERT SAOUDIEN.
ALLONGE DANS UNE COUVERTURE,
JE PARTICIPAIS A CE SPECTACLE
PEUT-ETRE PLUS QUE LES PALESTINIENS
DONT LE CIEL ETAIT LE LIEU COMMUN.

(La rivière)

DANS UNE TRAGEDIE DE SHAKESPEARE
DES ARCHERS TIRENT DES FLECHES CONTRE LE CIEL.
TIRER DES BALLES CONTRE LES ETOILES
CEPENDANT QU'ELLES SORTAIENT DE LEUR PROPRE BERCEAU,
LA PALESTINE? (p. 16)

(La colline de nouveau, puis la rivière encore)

AUTANT, PLUTOT PAR JEU QUE CONVICTION,
J'AVAIS REPONDU A L'INVITATION DE PASSER QUELQUES JOURS AVEC LES PALESTINIENS.
J'Y RESTERAI PRES DE DEUX ANS,
ET CHAQUE NUIT ALLONGE, PRESQUE MORT,
ATTENDANT QUE LA GELULE DE NEMBUTAL M'ENDORMIT,
JE GARDAIS LES YEUX OUVERTS,
L'ESPRIT CLAIR,
PAS ETONNE,
PAS EFFRAYE,
MAIS CERTAINEMENT AMUSE D'ETRE ICI OU,
D'UN COTE COMME DE L'AUTRE DU FLEUVE,
DES HOMMES ET DES FEMMES ETAIENT AUX AGUETS,
DEPUIS LONGTEMPS,
ALORS,
POURQUOI PAS MOI?

J'ENTENDIS DANS LA NUIT,
A DEUX PAS,
COULER L'EAU DU JOURDAIN.
JE GELAIS. (p. 19)

(La colline en face et les arbres qui se courbent sous les raffales du vent)

DESCENDRE LA NUIT DANS LE PRECIPICE DU JOURDAIN,
POSER LES MINES,
REVENIR AU MATIN,
C'ETAIT REMONTER DES ENFERS OU DESCENDRE DU CIEL? (p. 20)

(Trois photos de feddayins)

(Des buissons le soir, puis mouvement de caméra de droite à gauche sur la rivière)

ACCROUPI POUR LA PAUSE,
JE BUVAIS DU THE,
JE MANGEAIS DES OLIVES ET DU PAIN SANS LEVAIN.
LES FEDDAYINS CAUSAIENT EN ARABE ET RIAIENT,
IGNORANT QUE PAS LOIN D'ICI
JEAN-BAPTISTE AVAIT BAPTISE JESUS.
MA PHRASE DIT AUSSI CLAIREMENT QUE JE LE PUIS
QUE LA REVOLTE PALESTINIENNE
ETAIT PARMI MES PLUS ANCIENS SOUVENIRS.
LEUR REVOLTE ETAIT ETERNELLE,
CONSUBSTANTIELLE A MOI-MEME.
ETAIT-CE ASSEZ REVELER
L'IMPORTANCE QUE JE DONNE
AUX SOUVENIRS? (p. 288)

(Trois hommes et Mounia assis sous les arbres, vue d'abord de loin, puis rapproché)

TOUT,
TOUS,
SOUS LES ARBRES
ETAIENT FREMISSANTS,
RIEURS,
EMERVEILLES PAR UNE VIE SI NOUVELLE POUR TOUS,
AUSSI POUR MOI,
ET DANS CES FREMISSEMENTS
QUELQUE CHOSE D'ETRANGEMENT FIXE,
AUX AGUETS,
RESERVE,
PROTEGE,
COMME QUEL'UN QUI PRIE,
SANS RIEN DIRE. (p. 303)

POUR LE RESTE DU TEMPS,
LES FEDDAYINS BUVAIENT DU THE,
CRITIQUAIENT LEURS CHEFS ET LES GENS RICHES,
INSULTAIENT ISRAEL,
MAIS PARLAIENT SURTOUT DE LA REVOLUTION,
DE CELLE QU'ILS MENAIENT,
ET DE CELLE
QU'ILS ALLAIENT ENTREPRENDRE.

LA JEUNESSE INSOUCIEUSE DE LA MORT,
DU TERRAIN AU BORD DU JOURDAIN,
DU PLAISIR D'ETRE SOUS LES ARBRES,
DE JOUER AVEC DES ARMES,
D'ETRE ELOIGNE DES FEMMES,
D'ETRE LE POINT LE PLUS LUMINEUX
PARCE QUE LE PLUS AIGU DE LA REVOLUTION,
ET PEUT-ETRE

DE PRESSENTIR QUE CETTE FEERIE A CONTENU REVOLUTIONNAIRE
SERAIT D'ICI PEU SACCAGE:
LES FEDDAYINS NE VOULAIENT PAS LE POUVOIR,
ILS AVAIENT LA LIBERTE.

(Trois photos de feddayins en armes, marchant sur une route)

(Nos trois feddayins avec Mounia sortent d'une cave dans les rochers)

AUTANT, PLUTOT PAR JEU QUE CONVICTION, J'AVAIS REPONDU A
L'INVITATION DE PASSER QUELQUES JOURS AVEC LES PALESTINIENS,
J'Y RESTERAI PRES DE DEUX ANS.

AUTANT AVOUER QU'EN RESTANT AVEC EUX,
JE RESTAIS,
ET JE NE SAIS PAS COMMENT,
DE QUELLE AUTRE FACON LE DIRE,
DANS MON PROPRE SOUVENIR.

(Ils descendant, les quatres vue de derrière)

DE QUOI SONT FAITES LES REVERIES D'UN REVOLUTIONNAIRE
QUI SE REVOLTE DANS LE DESERT?

(Un feddai accroupi dans un trou, une branche dans la main qu'il se tient devant la figure, Mounia assise sur sa droite; il lui parle)

"L'aviation ne nous voyait pas, à cause des arbres. C'est un refuge individuel. Mon frère, mon camarade est armé; au cas où il se passerait quelque chose, il me protègerait.

(Le deuxième feddai)

"S'il y a un ennemi qui vient... Tu mets ça ici et tu fais...
Et l'autre, l'ennemi..."

(Les trois feddayins et Mounia s'en vont, vu de derrière)

CETTE IMAGE DU FEDDAI
EST DE PLUS EN PLUS INEFFACABLE.

(Le chemin seul, puis mouvement de caméra vers le haut de la colline)

IL SE TOURNE DANS LE SENTIER; JE NE VERRAI PLUS SON VISAGE,
SEULEMENT SON DOS ET SON OMBRE.
C'EST ALORS QUE JE NE POURRAI PLUS LUI PARLER
NI L'ENTENDRE
QUE J'AURAI LE BESOIN D'EN PARLER.

(Ciel du soir avec lune et arbres; puis la cave de toute à l'heure, vide)

LA REVOLTE S'ESTOMPE,
ELLE SE LASSE,
VA TOURNER DANS LE SENTIER
ET DISPARAITRE.
ON FERA D'ELLE DES CHANSONS HEROIQUES.
C'EST QUE J'AI REGARDE LA RESISTANCE
COMME SI ELLE ALLAIT DISPARAITRE DEMAIN. (p. 32)

(Mounia vient, à pied sur un sentier, travelling en arrière, musique)

(Travelling en avant subjective; puis Mounia de nouveau de devant)

APRES LES TUERIES DE SABRA ET DE CHATILA EN SEPTEMBRE 1982,
CERTAINS PALESTINIENS ME DEMANDERENT
D'ECRIRE MES SOUVENIRS.
DIS EXACTEMENT CE QUE TU AS VU,
CE QUE TU AS ENTENDU.
ESSAYE D'EXPLIQUER
POURQUOI TU ES RESTE SI LONGTEMPS AVEC NOUS.
POURQUOI TU ES VENU
ET S'IL ON VEUT ACCIDENTEL.
TU ES VENU POUR HUIT JOURS,
POURQUOI ES-TU DEMEURE DEUX ANS. (p. 331)

(Mounia assise devant les arbres, elle écrit, puis coupe sur des nuages)

AFIN DE MIEUX VOUS PARLER DU SOUVENIR
DEUX IMAGES S'IMPOSENT.
D'ABORD CELLE DES NUAGES BLANCS.
TOUT CE DONT JE FUS TEMOIN EN JORDANIE ET AU LIBAN
RESTE ENVELOPPE DE NUAGES TRES EPAIS
QUI FONCENT ENCORE SUR MOI.
JE CROIS LE CREVER QUAND JE VAIS A L'AVEUGLETTE,
A LA RECHERCHE D'UNE VISION,
MAIS JE NE SAIS LAQUELLE. (p. 79)

C'EST POUR CETTE RAISON
QUE JE PEUX ECRIRE:
LES NUEES SONT NOURRISSANTES. (p. 79)

(Elle de nouveau assises, en écrivant, de plus près)

(Plan de paysage avec arbres)

LES ARBRES,
C'EST QU'ILS SONT LOIN.
IL Y A QUINZE ANS,
AUJOURD'HUI PROBABLEMENT SCIES.
CES ARBRES REVIENNENT.
JE N'AI PAS ASSEZ DIT
LEUR FRAGILITE.
TOUT ETAIT EN ARBRES.

(Autre paysage, plan général, Mounia au loin qui marche vers la gauche)

SI TANT DE CHOSES SONT LA POUR ETRES VUES,
SEULEMENT VUES,
AUCUN MOT NE LES DECRIRA. (p. 80)

MAIS S'IL ETAIT VRAI QUE L'ECRITURE EST UN MENSONGE?
ELLE NE DONNE QUE LA FACE VISIBLE,
ACCEPTABLE,
POUR AINSI DIRE MUETTE,
CAR ELLE N'A PAS LES MOYENS DE MONTRER, EN VERITE, CE QUI LA DOUBLE. (p. 43)

JE DOIS DIRE POURTANT QUE CE SONT MES YEUX,
MON REGARD,
QUI ONT VU CE QUE J'AI CRU DECRIRE,
MES OREILLES ENTENDU.
JE VIVAIS UN REVE,
DUQUEL
JE DEVIENS LE MAITRE AUJOURD'HUI,
EN RECONSTITUANT LES IMAGES QU'ON LIT,
EN LES ASSEMBLANT.
MAIS TANT DE MOTS AFIN DE DIRE:

CECI EST MA REVOLUTION PALESTINIENNE,
RECITEE DANS L'ORDRE QUE J'AI CHOISI.

(Mounia enlève l'écouteur de son oreille et dit)

"Si tant de choses sont là pour être vues, seulement vues,
aucun mot ne les décrira.
C'est la phrase du livre que je préfère.
Si tant de choses sont là pour être vues, seulement vues,
aucun mot ne les décrira."

(Vue sur un paysage d'arbres, une femme avec un garçon, puis la femme seule qui cueille des fruits)

COUPE DES POPULATIONS PAYSANNES DES BORDS DU JOURDAIN,
DES JUILLET 1971,
LES PALESTINIENS VECURENT SEULS,
DANS UN MILIEU ENNEMI. (p. 459)

(Un arbre avec un troupeau de moutons devant)

DE QUOI SONT FAITES LES REVERIES D'UN REVOLUTIONNAIRE
QUI SE REVOLTE DANS LE DESERT?

(Paysage de montagnes le soir, avec mouvement de caméra sur la droite; puis une image de ciel avec lune et arbres)

PERSONNE NI RIEN,
AUCUNE TECHNIQUE DU RECIT
NE DIRONT

CE QUE FURENT LES SIX MOIS IMPOSES AUX FEDDAYIN
DANS LES MONTAGNES DE JERASH ET D'AJLOUN,
SURTOUT DES LES PREMIERES SEMAINES,
AVANT QUE COMMENCENT LES GRANDS VENTS,
LES GRANDS FROIDS.
(p. 302)

DANS CETTE NUIT D'AJLOUN
JE VIS L'ETOILE POLAIRE
QUI ETAIT A MA DROITE,
A SA PLACE DANS LA PETITE OURSE.
ET SI LA VOIE LACTEE SE DISSEMINAIT DANS LE DESERT D'ARABIE,
JE NE POUVAIS QU'ETRE PRIS DU VERTIGE SIDERAL DE ME SAVOIR
EN PAYS MUSULMAN
OU LA FEMME,
CROYAIS-JE ENCORE,
EST LOINTAINE. (p. 18)

(Chemin sur la crête d'une colline, puis paysage de montagne avec grande ombre dessus qui se déplace de gauche à droite)

PARTANT DE BAQUA VERS LE JOURDAIN,
TOUT CE QUI RAPPELAIT LES PALESTINIENS
AVAIT ETE BRULE,
ENTERRE,
OU SEULEMENT ENLEVE,
SAUF LES BUISSONS CARBONISES.
OU BIEN LES FEDDAYIN AVAIENT ETE TUES,
FAITS PRISONNIERS,
EMMENES DANS LE DESERT JUSQU'A LA FRONTIERE SAOUDIENNE,
APRES ETRE PASSES PAR LES PRISONS DU ROYAUME
QUI LES TORTURAIENT MIEUX QUE LE DESERT.

DANS LES CAMPAGNES
LES BLES,
LES SEIGLES,
LES ORGES,
LES FEVES
AVAIENT ETE HACHES PAR LA BATAILLE.
IL FALLUT ATTENDRE BEYROUTH 1976 ET BEYROUTH 1982
POUR REVOIR,
AUTOUR DE CHATILA SURTOUT,
LA MEME NATURE MOLESTE,
CARBONISEE JUSQU'A L'OS,
QUE JE SUS QUE L'OS DES SAPINS
ET DES PINS
ETAIT NOIR. (p. 163)

(Travelling, vue par pare-brise voiture sur route et paysage; entrecoupé par image sur Mounia qui regarde dehors, ensuite arrivé devant une maison militaire)

A PARTIR DE DECEMBRE 1970
LE GOUVERNEMENT JORDANIEN NE PERMETTAIT PLUS LES OPERATIONS
PARTANT DES BASES VERS ISRAEL,
NI VERS LES TERRITOIRES OCCUPES.
CE FUT EN JUIN ET JUILLET 1971 QUE LES TROUPES DE HUSSEIN
ENCERCLERENT LES FEDDAYIN, DONT,
OFFICIELLEMENT,
TROIS OU QUATRE CENTS
FURENT TUES.
LES PRISONNIERS PAR MILLIERS,
ENVOYES DANS LES DIVERSES PRISONS DU ROYAUME
ET DANS LE CAMP DE ZARKAT. (p. 143 et 157)

(Poste d'oberservation militiaire israélien; mouvement de caméra sur pont cassé; musique)

(Mounia marche dans le désert, dit sans arrêt, au moins une dizaine de fois la toujours même phrase)

"Mettre à l'abri toutes les images du langage et se servir d'elles, car elles sont dans le désert, où il faut aller les chercher.
Mettre à l'abri toutes les images du langage et se servir d'elles, car elles sont dans le désert, où il faut aller les chercher.
Mettre à l'abri toutes les images du langage et se servir d'elles, car elles sont dans le désert, où il faut aller les chercher." (etc., etc.)

(Des moutons traversent le Jourdain; toujours musique)

(Mounia dans l'herbe, s'approche de la caméra; son regard sur le Jourdain)

MA PHRASE DIT AUSSI CLAIREMENT QUE JE LE PUIS
QUE LA REVOLTE PALESTINIENNE ETAIT PARMI MES PLUS ANCIENS SOUVENIRS.
LEUR REVOLTE ETAIT ETERNELLE,
CONSUBSTANTIELLE A MOI-MEME.
ETAIT-CE ASSEZ REVELER
L'IMPORTANCE QUE JE DONNE AUX SOUVENIRS? (p. 288)

(Mouvement de caméra Jourdain sur la fôret en face)

CHAQUE FEDDAI ME POSA QUELQUES QUESTIONS EN MEME TEMPS QU'IL PREPARAIT SON THE,
SOIT LE CAFE,
SOIT SON ARGUMENT.
C'EST A VOUS DE ME PARLER.
DE ME DIRE PAR EXEMPLE
CE QUE VOUS ENTENDEZ PAR REVOLUTION,

ET COMMENT
VOUS VOUS Y PRENEZ
POUR LA REUSSIR.

TOUT,
TOUS,
SOUS LES ARBRES
ETAIENT FREMISSANTS,
RIEURS,
EMERVEILLES PAR UNE VIE SI NOUVELLE POUR TOUS,
AUSSI POUR MOI.
UNE SEULE CHOSE,
PENSAIS-JE,
OCCUPE L'ESPRIT DES FEDDAYINS:
COMMENT LA FETE FINIRA?
CAR ELLE FUT UNE FETE,
CETTE REVOLTE PALESTINIENNE,
SUR LES RIVES ORIENTALES DU JOURDAIN.

(L'eau du Jourdain de près)

LA REVOLUTION EST LA PERIODE LA PLUS JOYEUSE DE LA VIE.

(La fôret toujours, avec mouvement de caméra sur la droite)

CHAQUE JOUR
ET CHAQUE NUIT
LA MORT ETAIT FROLEE.
LA DISPARITION D'UN FEDDAI PREFERE
PARADOXALEMENT
LE FAISAIT VIVRE AVEC UNE FORCE PLUS GRANDE.
POUR UN TEMPS ASSEZ BREF
LA VIE,

L'UNIQUE VIE DU FEDDAI
MAINTENANT MORT
PRENAIT UNE DENSITE
QU'ELLE N'AVAIT JAMAIS EUE. (p. 115)

(Mounia debout, vu de derrière; puis la fôret, ensuite l'eau du Jourdain qui coule)

TOUT AURA LIEU SUR FOND DE NUIT.
SUR LE POINT DE MOURIR,
MALGRE LE PEU DE POIDS DE CES MOTS,
LEUR PEU DE SUBSTANCE,
LE PEU D'IMPORTANCE DE L'EVENEMENT,
LE CONDAMNE VOUDRAIT ENCORE DECIDER SEUL
DU SENS DE CE QUE FUT SA VIE -
ECOULEE SUR FOND DE NUIT
QU'IL VOULAIT EPAISSIR NON ILLUMINER. (p. 67/68)

(Les feddayins et Mounia assis autour d'un feu; musique)

CE QUI FUT A L'ORIGINE DE LA RESISTANCE
JE NE PEUX PAS L'EXPLIQUER.
IL FAUT CONSTATER
QUE DES CENTAINES D'ANNEES NE SUFFISENT PAS
POUR L'ECRASEMENT DEFINITIF D'UN PEUPLE.
(p. 280)

(Mouvement de caméra dans paysage)

DANS LA NUIT,
UN PEU AVANT L'AUBE,
TROIS GROUPES DE FEDDAYIN CHANTAIENT EN SE REPONDANT

DE COLLINE EN COLLINE.
ENTRE CHAQUE CHANT,
J'ECOUTAIS LE SILENCE MATINAL,
DONT L'INTENSITE EST FAITE
DE TOUS LES BRUITS DU JOUR
PAS ENCORE ECLATES. (p. 55)

DANS LE MATIN,
SANS LE SOUCI DE LA MORT PARTOUT A L'AFFUT
(JE PARLE DE LA MORT DES CHANTEURS,
DES GUERRIERS-ARTISTES
DONT LES CORPS RISQUAIENT D'ETRE DECOMPOSES PAR LE SOLEIL DE MIDI),
J'AVAIS ENTENDU
UNE GRANDE FORMATION MUSICALE IMPROVISEE
SUR DES SENTIERS DE MONTAGNE,
DANS LE DANGER. (p. 58)

LES PALESTINIENS INVENTAIENT DAS CHANTS COMME OUBLIES,
DECOUVERTS EN EUX-MEMES
OU ILS ETAIENT CACHES
AVANT QU'ILS NE LES CHANTENT,
ET LE COMPOSITEUR NOUVEAU ME FAIT ENTENDRE LE CHANT
QUI ETAIT DEPUIS TOUJOURS ENFERME EN MOI
MAIS SILENCIEUX. (p. 59)

C'EST EN FEVRIER 1984 QUE J'ECRIVIS CELA,
CEST-A-DIRE QUATORZE ANS APRES LES CHANSONS.
RIEN NE FUT JAMAIS NOTE SUR LES ROUTES,
LES CHEMINS,
LES BASES OU AILLEURS.
L'EVENEMENT EST RAPPORTE PARCE QUE J'EN FUS LE TEMOIN
ET QU'IL AGIT SI FORT SUR MOI
QUE J'EN SERAI LONGTEMPS MARQUE. (p. 60)

(Trois photos de feddayins qui dansent autour d'un feu)

(Paysage; puis vieux Monsieujr qui s'approche de la caméra)

JE TRAVERSAIS DONC,
PRES DE ACHRAFIEH,
UN ASSEZ GRAND VERGER.
LE PERE OMAR,
ASSIS DANS UN FAUTEIL,
FUMAIT UN NARGUILE.
ON SENTIRA MES PIEDS MAL LAVES,
MES PIEDS DE FACTEURS
QUI ONT FAIT DES KILOMETRES A PIED. (p. 106)

(Femme assise par terre, qui chante sous un arbre, puis le paysan assis sur le pied d'un escalier.)

COUPE DES POPULATIONS PAYSANNES DES BORDS DU JOURDAIN,
DES JUILLET 1971,
LES PALESTINIENS VECURENT SEULS,
DANS UN MILIEU ENNEMI. (p. 459)

(Mounia assise dans l'herbe, regarde le paysage à travers des jumelles)

DE TEMPS EN TEMPS,
AVEC DES JUMELLES,
J'APERCEVAIS UNE PAYSANNE EN FICHU NOIR
JETANT DU GRAIN A SES POULES
OU TRAYANT UNE CHEVRE.
ELLE RENTRAIT CHEZ ELLE ET FERMAIT SA PORTE. (p. 99)

ET CE LIVRE QUE J'ECRIS,
REMONTE DANS MON SOUVENIR D'INSTANTS DELICIEUX
EST -

MAIS LE DIRAIS-JE? -
L'ACCUMULATION DE CES INSTANTS,
AFIN DE DISSIMULER CE GRAND PRODIGE:
IL N'Y AVAIT RIEN A VOIR
NI A ENTENDRE. (p. 104)

D'UNE FENETRE OU D'UNE LOGE,
ET COMME AVEC UNE LORGNETTE DE NACRE,
J'AURAI REGARDE LA REVOLTE DES PALESTINIENS.
QUE J'ETAIS LOIN D'EUX -
PAR EXEMPLE
QUAND J'ECRIS CE LIVRE,
AU MILIEU DES FEDDAYIN,
JE DEMEURAIS EN DECA D'UNE LISIERE,
JE ME SAVAIS EPARGNE,
NON PAR LA GRACE DE MON PHYSIQUE CELTE,
NON PAR UN ENROBEMENT DE GRAISSE D'OIE,
MAIS D'UNE CUIRASSE AUTREMENT ETINCELANTE ET SURE:
MA NON-APPARTENANCE A UNE NATION,
A UNE ACTION OU JE NE ME CONFONDIS JAMAIS.
LE COEUR Y ETAIT;
LE CORPS Y ETAIT;
L'ESPRIT Y ETAIT.
TOUT Y FUT A TOUR DE ROLE;
LA FOI JAMAIS TOTALE,
ET MOI JAMAIS EN ENTIER. (p. 125)

(Travelling sur route et paysage)

VOICI DONC
CE QUE FUT MA PREMIERE RENCONTRE AVEC HAMZA.
(p. 212)

(Vue ext. d'un hôtel, plan général, puis plan rapproché)

QUELQUES RESPONSABLES PALESTINIENS,
KHALED ABOU KHALED SURTOUT,
ME CROYANT EN DANGER A L'HOTEL ABOU BAKER,
ILS APPELERENT UN JEUNE HOMME QUI VINT VERS NOUS EN SOURIANT.
EVIDEMMENT LE SOLDAT TENAIT A LA MAIN LA KALACHNIKOV,
ET C'ETAIT SI COURANT ICI QUE JE NE LA VIS PAS, MAIS SEULEMENT,
ET PRESQUE LUI SEUL, LE VISAGE AVENANT DU FEDDAI ET SES CHEVEUX NOIRS.

(Intérieur, un homme sous la porte; mouvement de caméra sur un autre, assis à un bureau)

AVENANT, MEME PLUS, ILLUMINE PAR LA CERTITUDE QUE LA RESISTANCE A IRBID ETAIT LA FINALITE MEME DE SA VIE.
IL AVAIT VINGT ANS, DES CHEVEUX NOIRS,
UN KEFIEH, UNE TRES NAISSANTE MOUSTACHE.
IL ETAIT PALE, OU PLUTOT MAT, MALGRE LE HALE ET LA POUSSIERE.

(Intérieur; tableaux au mur; téléphone sur une table; photos sur le mur)

CHEZ TA MERE, UNE CHAMBRE LIBRE?
LA MIENNE.
CETTE NUIT, JE SUIS AU COMBAT. IL COUCHERA DANS MON LIT.
EMMENE-LE. QUE DIEU LE PROTEGE, C'EST UN AMI.

(Mounia avec l'homme au bureau à qui elle montre une photo, pendant que l'autre rempli les verres de thé)

L'homme: My friend, my friend
Mounia: (en souriant) Your friend.
L'hôtel, a-t-il beaucoup changé?
L'homme: Non, pas beaucoup?
Mounia: Vous venez d'où?
L'homme: De Palestine.

(La photo sur le bureau; Genet avec deux Palestiniens)

(L'hôtel de l'extérieur de nouveau, Mounia sous la fenêtre)

(Mounia sous la fenêtre à l'intérieur)

Question: Quelle impression ça te fait, d'être maintenant à Irbid, grâce au film?
Elle: Il n'y a plus de trace du passé.
Question: Et alors?
Elle: C'est con.

(Vue par la fenêtre dans la rue, puis mouvement de caméra vers le haut sur la ville et l'horizon)

ABOU KHALED, LE POETE PALESTINIEN, ME SERRA LA MAIN.
JE NE L'AI PLUS JAMAIS REVU.
NOUS ENTENDIONS, MAIS ASSEZ LOIN, LE BRUIT DES ARMES LOURDES.
ELLES DEVAIENT ETRE A JERASH.

(Mounia couché sur le lit, lit dans le livre; coupe ensuite sur un livre avec la photo de Genet)

HAMZA VOULUT PORTER MON SAC. TOUT D'ABORD JE NE REMARQUAI RIEN EN LUI QUE JE N'EUSSE VU SUR D'AUTRES FEDDAYIN:
IL EN AVAIT LE SOURIRE, LA GAIETE,
UNE VOIX SI DOUCE QU'ELLE ETAIT PRESQUE DANGEREUSE. (p. 214)

(Vue par terre; travelling subjective qui s'arrête devant un escalier avec un arbre au fond en bas)

LA TENSION, SENSIBLE PRES DE LA ROUTE,
DISPARAISSAIT A MESURE QU'ON ENTRAIT A L'INTERIEUR DE LA VILLE ET DU CAMP.
NOUS ETIONS EN OCTOBRE 1971.
NOTRE MARCHE SOUS LE SOLEIL AVAIT RECOMMENCE.
LE CAMP PALESTINIEN ETANT EN CONTREBAS,
LA RUE DESCENDAIT.

(Travelling en passant devant un groupe de trois hommes)

BEAUCOUP DE GENS, PROBABLEMENT TOUT LE MONDE DANS LE CAMP, CONNAISSAIT HAMZA. ON LUI LANCAIT UN SALUT EN PASSANT, UN SOURIRE, UN CLIN D'OEIL. IL REPONDAIT PAR UN SOURIRE.
AUJOURD'HUI JE FAIS LA GUERRE.
CETTE NUIT JE TUERAI UN OU DEUX JORDANIENS. OU BIEN ILS ME TUERONT. (p. 216)

(Un homme en blanc passe devant, puis la caméra poursuit jusque devant la porte blanche)

EN ARRIVANT A UN PETIT MUR BLANC, PERCE D'UNE PORTE PEINTE DU MEME BLANC, HAMZA RETIRA DE SA POCHE UNE CLE ET OUVRIT.
J'ENTRAI DANS UNE COUR, ASSEZ EXIGUE. IL REFERMA DERRIERE NOUS LA PORTE A CLE.

(Corridor intérieur de la maison, puis travelling en avant sur la première porte et de là, à l'intérieur de la chambre à droit, avec vue par terre jusque devant le lit et le coussin)

DEVANT LA PIECE, QUE JE SAURAI PLUS TARD ETRE SA CHAMBRE, DROITE DANS SA ROBE DE HAIFA, SE TENAIT UNE PALESTINIENNE SOURIANTE ET ARMEE. ELLE DEVAIT AVOIR LA CINQUANTAINE. SON

ARME, EN BRETELLE A L'EPAULE, ETAIT DU MODELE DE CELLE DE HAMZA.
IL SALUA SA MERE EN ARABE.
ELLE GARDA LE SOURIRE ET SON FUSIL. EN ARABE, IL ME PRESENTA: C'EST UN AMI.
ELLE TOUCHA MA MAIN DU BOUT DE SES DOIGTS.
ELLE ENTRA DANS SA CHAMBRE, HAMZA ME CONDUISIT DANS LA SIENNE.
CETTE FAMILLE, EVADEE DE HAIFA BOMBARDEE, AVAIT TROUVE UN REFUGE DE FUITE EN FUITE, A IRBID. (p. 223/4)
HAMZA NI SA MERE NE CONNAITRONT PLUS HAIFA. (p. 226)

(Le rideau, puis vue sur toute la pièce, avec mouvement de la caméra sur la droite jusque à une amorce de la porte)

HAMZA ME MONTRA SON LIT OU JE DORMIRAIS CETTE NUIT
CAR: JE VAIS FAIRE LE COUP DE FEU
SA MERE ENTRA ET POSA UN PLATEAU SUR LE GUERIDON.
A COTE DE PLUSIEURS EPAISSEURS DE CREPES DANS DEUX ASSIETTTES, QUELQUES FEUILLES DE SALADE, DES QUARTIERS DE TOMATES, QUATRE SARDINES ET JE CROIS TROIS OEUFS DURS.

(Amorce du lit et ventilateur; puis la petite table et ensuite la petite table et la porte)

ILS MANGERENT,
HAMZA ET LE CHRETIEN SANS DIEUX,
VERS TROIS HEURES DE L'APRES-MIDI,
AU MOIS DE RAMADAN,
QUAND LE SOLEIL DECLINE A PEINE. (p. 225)

LE BRUIT DES MORTIERS, DES CANONS S'ETAIT RAPPROCHE,
AUQUEL REPONDAIENT LES RAFALES DES MITRAILLETTES,
DES MITRAILLEUSES, DES TIRS INDIVIDUELS DES FEDDAYIN D'IRBID.
(p. 229)

(Vue le soir dans une ruelle avec une femme qui rentre dans sa maison)

(Le lit et le coussin de la tête dans la chambre, la nuit; puis la porte qui s'ouvre et une femme qui entre pour apporter un plateau avec une carafe de café et une tasse blanche; des plans sur le lit, sur le guéridon avec la tasse de café, sur le lit, puis la femme qui revient prendre la carafe de nouveau, en trois fois, puis la porte et le lit)

TOUT HABILLE
J'ETAIS ETENDU SUR LE LIT DE HAMZA.
J'ECOUTAIS LES BRUITS DE BATAILLE, TRES VIFS, PARAISSANT DECISIFS.
DEUX COUPS EN SOMME PAISIBLES, FRAPPES DOUCEMENT A LA PORTE DE MA CHAMBRE.
JE NE REPONDIS RIEN CAR J'IGNORAIS ENCORE LE MOT "ENTREZ" EN ARABE,
LA PORTE S'OUVRIT.
LA LUMIERE DU CIEL ETOILE ENTRA DANS LA CHAMBRE ET DERRIERE JE DISTINGUAIS UNE GRANDE OMBRE. DE FACON A LAISSER CROIRE QUE JE DORMAIS.
JE FERMAI LES YEUX A DEMI, MAIS JE VOYAIS TOUT ENTRE MES CILS.
LA MERE VENAIT D'ENTRER.
VENAIT-ELLE DE LA NUIT, MAINTENANT ASSOURDISSANTE,
OU DE CETTE NUIT GELEE QUE JE PORTE AVEC MOI EN TOUS LIEUX?
ELLE TENAIT UN PLATEAU DES DEUX MAINS, QU'ELLE POSA TRES DOUCEMENT SUR LE GUERIDON BLEU A FLEURS JAUNES ET NOIRS.
ELLE LE DEPLACA AFIN DE LE POSER A LA TETE DU LIT,
C'EST-A-DIRE A PORTEE DE MA MAIN.
SANS AUCUN BRUIT ELLE SORTIT ET FERMA LA PORTE.
LE CIEL ETOILE DISPARU, JE POUVAIS OUVRIR LES YEUX.
SUR LE PLATEAU, UNE TASSE DE CAFE TURC ET UN VERRE D'EAU;
JE LES BUS,
FERMAIS LES YEUX,
ATTENDIS EN ESPERANT N'AVOIR FAIT AUCUN BRUIT.

ENCORE DEUX PETITS COUPS A LA PORTE,
PAREILS AUX PREMIERS.
DANS LA LUMIERE DES ETOILES ET DE A LUNE DECROISSANTE LA MEME OMBRE ALLONGEE APPARUT,
CETTE FOIS FAMILIERE COMME SI,
TOUTE MA VIE,
CHAQUE NUIT,
AVANT MON SOMMEIL,
A LA MEME HEURE
CETTE OMBRE ETAIT ENTREE,
OU PLUTOT A CE POINT FAMILIERE
QU'ELLE ETAIT PLUS EN MOI QU'AU-DEHORS,
DEPUIS MA NAISSANCE,
VENANT EN MOI LA NUIT
M'APPORTER UNE TASSE DE CAFE TURC.
A TRAVERS MES CILS JE LA VIS RETIRER LE GUERIDON BLEU
QU'ELLE REMIT SILENCIEUSEMENT A SA PLACE,
TOUJOURS AVEC LA PRECISION D'AVEUGLE-NEE
ELLE REPRIT LE PLATEAU,
ELLE SORTIT ET REFERMA LA PORTE.
TOUT SE PASSA AVEC TANT D'ADRESSE
QUE JE COMPRIS
QUE LA MERE VENAIT CHAQUE NUIT APPORTER A HAMZA LE CAFE ET LE VERRE D'EAU.
SANS BRUIT, SAUF QUATRE PETITS COUPS A LA PORTE, ET AU LOIN, COMME DANS UN TABLEAU DE DETAILLE, LA CANONNADE SUR FOND D'ETOILES.
PUISQU'IL ETAIT CETTE NUIT AU COMBAT,
DANS SA CHAMBRE ET SUR SON LIT
JE TENAIS LA PLACE ET PEUT-ETRE LE ROLE DU FILS.
POUR UNE NUIT
ET LE TEMPS D'UN ACTE SIMPLE CEPENDANT NOMBREUX,
UN VIEILLARD PLUS AGE QU'ELLE,
DEVENAIT LE FILS DE LA MERE PLUS JEUNE QUE MOI.

DURANT CETTE ACTION FAMILIERE - FAMILIALE? -
ELLE FUT,

DEMEURANT CELLE DE HAMZA,
MA MERE.
C'EST DANS CETTE NUIT
QUI ETAIT MA NUIT PERSONNELLE ET PORTATIVE,
QUE LA PORTE DE MA CHAMBRE S'ETAIT OUVERTE ET REFERMEE.
JE M'ENDORMIS. (p. 230/31)

(Un petit carrefour dans le camp, des maison, un poteau éléctrique et un marchand ambulant qui passe devant)

(Le lit de Hamza; mouvement de caméra à droite)

HAMZA RENTRA A L'AUBE,
PEAU POUDREUSE, YEUX LAS, SOURIRE JOYEUX.
IL FIT DISPARAITRE SON FUSIL DANS L'ABRIS A LA TETE DU
LIT.
IL SE COUCHA ET PROBABLEMENT IL S'ENDORMIT AUSSITOT.

(Une chambre, porte ouverte)

J'ENTRAI,
AVEC L'IDEE DE LA SALUER ET DE NE RESTER QUE PEU DE TEMPS,
DANS LA CHAMBRE DE LA MERE.
ELLE ME SOURIT.
ELLE ETAIT ACCROUPIE PAR TERRE,
TRAVAILLANT LA PATE DU PAIN POUR CE SOIR.
ELLE SE LEVA, ME PREPARA DU THE.

(La porte entrebaillée de la maison, avec tapis pendu sur la droite)

JE DECIDAI DE PARTIR QUAND LE TAXI COLLECTIF SERAIT PRET.
IL ETAIT PRES DE ONZE HEURES.
JE DIS ADIEU A LA MERE ET A LA SOEUR.
ELLES PREPARAIENT L'UNE POUR SON FILS, L'AUTRE SON MARI, LA NOURRITURE DU SOIR ET DE LA NUIT QUI VENAIT.

(La caméra se rapproche d'un groupe d'hommes debout et un au milieu sur sa byciclette)

A TRAVERS LES RUES ENCORE INTACTES
JE ME PROMENAI PENDANT DEUX OU TROIS HEURES. (p. 234)

(Travelling de voiture le long d'un mur sur la droite et le ciel au dessus)

LE TAXI PRIT LA ROUTE EN DIRECTION DE DERAA. (p. 241)

DES QUE NOUS FUMES SORTIS DE JORDANIE,
L'IMAGE DE HAMZA AVEC SA MERE
NE QUITTA GUERE MA PENSEE.
J'AVAIS VU TROP PEU DE TEMPS HAMZA ET SA MERE
POUR ETRE CERTAIN
QUE PENDANT QUATORZE ANS
CE FURENT TOUJOURS LEURS VISAGES
QUE JE REVIS. (p. 242)

(Mounia qui lit la nuit, dans la chambre d'hôtel, couché sur le lit; extrait d'une page du livre)

POURQUOI PARLER DE CETTE REVOLUTION?
ELLE AUSSI
RESSEMBLE A UN LONG ENTERREMENT
DONT J'AI SUIVI LE CORTEGE
DE LOIN EN LOIN. (p. 260)

(Elle écoute de la musique sur l'écoueur)

UN WALKMAN AUX OREILLES ET DANS UNE CHAMBRE D'HOTEL
J'ECOUTAIS LE REQUIEM DE MOZART. (p. 75)

(Mounia marche dans la rue, travelling lateral, descend un escalier pour aller au camp; musique)

(Elle arrive devant un groupe d'hommes, accroupient devant une petite maison; elle leur parle)

Elle: Bonjour, je m'appelle Mounia. Je cherche Hamza. Je sais qu'il a vécu ici en 1971.
Homme: Oui, on le connaît. Il habitait ici.
Elle: Et aujourd'hui?
Homme: (agenouillé, dans tricot rayé)
Aujourd'hui non. Il travaille maintenant en Allemagne.
Homme: (mouvement sur lui qui porte une chemise blanche)
Hamza, il est déjà venu souvent ici, en toute tranquillité.
Mounia: (en off)
Est-ce que vous connaissez l'écrivain français Jean Genet?
C'était l'ami de Hamza.
Homme: (en off)
En 1970?
Mounia: Oui, en 1970. Vous le connaissez?
Homme: (en off)
Moi, personnellement non.
(Quelqu'un en off)
Lui connaît le frère de Hamza.
(Mounia en off aussi)
Où habite-t-il?
(La caméra s'arrête sur un homme en chemise carré qui pointe son doigt et dit:)
Il habite là-haut, dans le quartier est.

(Plan de coupe sur une vieille femme et un enfant sous une fenêtre; en off, l'homme à la chemise blanche reprend)

En ce qui concerne Hamza, commeje vous ai déjà dit, pendant les événements de l'année 70...

(Maintenant tout le groupe est dans l'image, dont l'homme à la chemise grise-blanche qui parle en direct maintenant)

... il a été arrêté comme résultat des événements regrettables qui ont eu lieu en Jordanie.
Il a été arrêté le 27.3.70. Et moi je suis un de ceux qui ont été arrêté avec lui. Et par la grâce royale en 1973, on a libéré Hamzi et l'ensemble des détenus, par la volonté du roi. Par la grâce publique. Et chacun a ensuite vécu sa vie normalement.

(Mosquée)

(Arrivée Mounia avec l'homme devant la maison du frère; l'homme sonne à la porte. Ils attendent. La porte s'ouvre)

L'homme qui vient de sortir: Bienvenu, comment allez-vous?
L'autre: Bonjour. Cette dame cherche Hamza.
Le premier: Entrez.

(Une femme et l'homme de toute à l'heure)

Elle: Mon frère Hamzi habitait ici à Irbid. En 1970 il est parti en Allemagne et là il est resté pour travailler. Il a épouse une Allemande qui s'appelle Alpha. Il a eu d'elle un enfant qui s'appelle Adnan. Il est resté avec elle environ 5 ans, puis elle est décédée et il a épousé ma cousine, la fille de mon oncle paternel de Syrie.
Et maintenant il a des petits-enfants, et il vit en Allemagne.
Ca c'est sa photo si tu veux la voir. C'est en Allemagne.

(La photo dans la main de Mounia en off elle demande)

De quand date cette photo?
Celle là, je pense de 1980.

(Mounia en direct)

Est-ce que vous vous rappellez de Genet?

(Mouvement sur la femme)

Oui, je me rappelle en 1969-70, il est venu chez ma mère dans ce camp d'Irbid. Notre frère l'a emmené et il a dit, ça, c'est un écrivain Alors il demeurait chez ma mère. Elle lui faisait à manger. Et lui servait du café. Il était un peu chauve et très gentil. Ses habits étaient simples. Et il était très gentil, à la recherche de la vérité. Il détestait l'injustice. Il étaizt très bon.

(L'homme, en plan rapproché; Mounia lui demande en off)

La mère, est-elle là?

(Lui, en direct)

Elle est morte, que Dieu la garde.

(La soeur en off)

En 1990.

(Mounia en direct)

Jean Genet parle beaucoup d'elle.

(Lui en off)

Oui, c'est vrai, car on sentait qu'il l'aimait beaucoup. Et elle

aussi avait beaucoup de tendresse pour lui.

(Lui seul, en gros plan et en direct

Après qu'on a découvert ce qu'il a écrit, vraiment, il a prouvé qu'il était loyal. Loyal envers Hamzi et la mère de Hamzi. Loyal dans ce qu'il a écrit sur la cause palestinienne. Et donc, nous on est fier des gens justes, à l'exemple de Jean Genet. Nous on est fier de lui et on lui souhaite la miséricorde de Dieu.

(Zoom en arrière)

Et ça, c'est la volonté de Dieu. Genet ou pas Genet, chacun a un rôle a jouer dans sa vie et qui a une fin. J'espère qu'à notre tour, nous seronsjustes, loyaux et fidèles, comme lui.

(il baisse la tête)

Il reste que nous on est des amis d'une cause qui nous est chère.

(Mounia qui écoute, lui continue en off)

C'est une patrie chère et très précieuse qu'on revendique. La patrie on la sert avec notre sang et nos âmes. Et merci pour votre visite.

(Mounia vu de derrière, s'avance sur la porte de la maison de la mère, embrasse là une femme qui sort de la porte; musique)

(Mounia est rentré dans la chambre de Hamza, va vers le rideau qu'elle déplace pour regarder un instant dehors, puis elle se retourne et dit dans la caméra)

C'était ici.

(La femme arrive, travers le trou qui fait figure de porte, avec un plateau de café dans les mains; arrive chez Mounia qui s'assoit; elle boit sa tasse; toujours avec musique)

(Le frère de Hamza et Mounia arrivent, dans cimetière, marchent vers les tombes, suivi par la caméra; c'est lui qui parle)

> En ce qui concerne la mère, en vérité, elle bénéficiait d'une bonne santé, et Dieu merci. Elle avait du coeur, un coeur tendre, qui pardonne et qui comprend. Elle nous aimait et on l'aimait beaucoup aussi, et ça, c'est la tombe de la mère, qui est ma mère et la mère de Hamzi.

(Il se penche et montre à Mounia l'inscription sur la pierre tombale)

> Et ça, c'est la date de sa mort. Et ma chère, on s'en va tous. La vie est un commencement et une fin. Merci à Dieu. Vraiment, elle nous a élevé et elle était dévoué. Et Dieu merci, nous souhaitons que toutes les mères aient ce dévouement et cette loyauté. On était heureux, malgré

(La pierre tombale)

> le fait qu'on était orphelin. On était heureux avec la mère.

(Marriage)

(Cimetière, tombaux, ciel, nuages; mouvement de la caméra à droite)

POURQUOI PARLER DE CETTE REVOLUTION?
ELLE AUSSI RESSEMBLE A UN LONG ENTERREMENT
DONT J'AI SUIVI LE CORTEGE DE LOIN EN LOIN.

LE FEDDAI DOIT VAINCRE, MOURIR, OU TRAHIR.
OU LE PALESTINIEN TOMBE ET MEURT,
S'IL SURVIT
ON L'EMMENE EN PRISON POUR PLUSIEURS SEANCES DE TORTURES,
ENSUITE LE DESERT LE PREND ET LE GARDE DANS LES CAMPS,
PAS TRES LOIN DE ZARKAT.

(Ridaux dans la chambre de Hamza; mouvement de caméra sur Mounia qui lit)

ON M'A DIT QUE CE DESTIN FUT CELUI DE HAMZA.
DEPUIS DECEMBRE 1971, J'E N'AI RENCONTRE PERSONNE POUVANT
M'AFFIRMER QUE HAMZA ETAIT ENCORE VIVANT. (p. 81)

CE QUI FUT A L'ORIGINE DE LA RESISTANCE
JE NE PEUX PAS L'EXPLIQUER,
IL FAUT CONSTATER
QUE DES CENTAINES D'ANNEES NE SUFFISENT PAS
POUR L'ECRASEMENT DEFINITIF D'UN PEUPLE. (p. 280)

(Le camp d'en haut, vue sur les escaliers d'où viennent deux femmes et un garçon; puis image d'une ruelle dans le camp avec un couple au premier plan; et finalement une image du ciel le soir)

LA DEFAITE DES PALESTINIENS DE SALT A IRBID,
SOIT PAR MEURTRE,
PAR FUITES,
EMPRISONNEMENTS,
CAMPS DE TORTURE,
ME REVELA QUE CETTE VIE LEGERE DES FEDDAYIN ETAIT CAUSEE
PAR LE VOL DE LA MORT QUI TOUT LE TEMPS PLANA SUR EUX.
LES FEDDAYIN QUI ETAIENT DEVENUS MES AMIS,
MAIS D'UNE AMITIE JAMAIS APPUYEE,
ETAIENT MORTS,
BLESSES,

PRISONNIERS,
EN FUITE,
REGROUPES POUR D'AUTRES COMBATS
DANS D'AUTRES PAYS.

(Travelling, vue à travers pare-brise de voiture; deux plans de suite)

QUE SUIS-JE VENU FAIRE ICI?
REVERRAI-JE HAMZA?
MAIS EST-IL NECESSAIRE POUR MOI DE LE REVOIR?
SA MERE DEVAIT ETRE DIAPHANE,
PRESQUE INVISIBLE.
DEVAIS-JE POUR MOI
VOIR D'ELLE DAVANTAGE
QUE LES RUINES D'UNE VIE?
ELLE ET SON FILS,
LEUR AMOUR,
MON AMOUR POUR EUX
NE M'AVAIENT-ILS PAS TOUT DIT DE MOI? (p. 279)
LA VISITE QUE JE FIS A IRBID EN JUILLET 1984,
LA DECOUVERTE DE LA VILLE, DU CAMP,
DE LA MAISON, DE LA MERE,
TOUT LE GLORIEUX PASSE DE HAMZA
ETAIT EN EFFET LE PASSE. (p. 282)

APRES LES MASSACRES D'AJLOUN ET D'IRBID,
L'ARMEE JORDANIENNE AVAIT TORTURE HAMZA.
IL ETAIT ENFERME DANS UN CAMP A ZARKA.
QUE SE PASSA-T-IL A ZARKA?
ET COMMENT Y VIVAIT HAMZA
S'IL VIVAIT ENCORE? (p. 347)

(Toujours plan par pare-brise, arrivée dans le camp et arrêt de la voiture)

NOUS PARTIMES DONC,
NIDAL ET MOI,
POUR IRBID.
SACHEZ QUE CE NOM NIDAL EST CELUI D'UNE FEMME,
BLONDE ET TRES BELLE,
LIBANAISE,
PARLANT ARABE ET FRANCAIS.
J'AVAIS BEAUCOUP PARLE DE HAMZA,
DE SON TEMPS DE PRISON,
DE SES TORTURES SUPPOSEES,
DU DESERT DE ZARKA,
DE SA MORT PROBABLE.
D'AMMAN A IRBID,
DEUX HEURES DE VOITURE. (p. 462)

(Vue de la petite maison blanche, un homme est assis sur les escaliers)

LA PORTE DE L'ENTREE ETAIT OUVERTE, NIDAL PASSA LA PREMIERE, JE MONTAI LES TROIS MARCHES. DEJA NIDAL PARLAIT A UNE FEMME AGEE, FRAGILE, AUX CHEVEUX BLANCS.

(La porte intérieur de la petite maison devant la cuisine; des pantoufles par terre; une lampe un peu étrange suspendu au mur)

JE LUI TENDIS PRUDEMMENT LA MAIN, ELLE LA TOUCHA COMME UN CHAT MOUILLE SA PATTE. ELLE DIT AUSSI: ASSEYEZ VOUS.
NIDAL DIT: RECONNAIS-TU CE FRANCAIS?
MES YEUX SONT EN MAUVAIS ETAT.
IL EST VENU ICI, CHEZ TOI, AVEC HAMZA, EN 1970.
ELLE DIT A VOIX TRES BASSE: JE ME SOUVIENS QU'UN JOUR MON FILS EST VENU, A L'EPOQUE DU RAMADAN, AVEC UN ETRANGER. PEUT-ETRE UN FRANCAIS. JE NE SAIS PLUS.

PLUS JE REGARDAIS LES RIDES AUTOUR DE SA BOUCHE ET CELLES DE SON FRONT, MOINS JE RECONNAISSAIS LA FEMME QUE J'AVAIS CONNUE, GAIE ET FORTE.
HAMZA TRAVAILLE EN ALLEMAGNE.
IL EST MARIE A UNE ALLEMANDE.
ELLE DIT: JE NE PEUX PAS TE DONNER SON ADRESSE, JE NE L'AI PAS.
C'EST LE NUMERO DE TELEPHONE DE HAMZA.
VOUS POUVEZ L'APPELER CE SOIR, A L'AUTOMATIQUE.

(Mounia lit dans la chambre de Hamza; deuxième plan sur la page du livre et ses mains)

DES MON RETOUR A AMMAN, LE SOIR, JE COMPOSAI AU TELEPHONE LE NUMERO D'UNE VILLE ALLEMANDE ET CELUI DE HAMZA. EN ALLEMAGNE ON DECROCHA.
HAMZA?
OUI (EN ARABE): NAM.
QUAND JE TELEPHONAI A HAMZA CE QUI ME SURPRIT D'ABORD FUT LA DOUCEUR DE SA VOIX, ET EN ELLE UNE VERITABLE DESESPERANCE.
EST-CE QUE TU VAS RETOURNER UN JOUR DANS TON PAYS?
QUEL PAYS?
LA JORDANIE.
CE N'EST PAS MON PAYS. JEAN, JE SUIS FICHU. J'AI DES CHEVEUX GRIS SUR LES TEMPES. ET TRES SOUVENT MES BLESSURES ME FONT MAL.
MEME SI JE N'AVAIS PAS OUBLIE SA VOIX LA DOUCEUR M'EN SURPRIT, ET UNE FOIS DE PLUS CETTE IDEE PASSA PRES DE MOI:
"CE N'EST PAS LA JUSTICE DE CETTE CAUSE QUI M'AURA TOUCHE, MAIS SA JUSTESSE."
(p. 446 et p. 471-79)

(La porte ouverte; travelling subjective de sortie de maison, arrivée dans la ruelle, jusque au coin de la prochaine petite maison où la caméra s'arrête)

QUAND JE SORTIS DE LA MAISON,
JE SAVAIS AVOIR CONNU LA POESIE DES ANNEES 70 AUPRES DES FEDDAYIN.
UNE TOTALE CONFIANCE OU VEILLAIT LEUR PRUDENCE.
J'EUS PEUR
EN SENTANT SUR MON VISAGE
L'AIR CHAUD DU DEHORS.
DANS CETTE MAISON,
TOUT AVAIT ETE REVE,
ME SEMBLA-T-IL. (p. 484)

JE M'EN ALLAI,
PRESQUE SUR LA POINTE DES PIEDS,
COMME ON S'ELOIGNE D'UNE CHAMBRE OU LE LIT LUI-MEME S'EST ENDORMI.
(p. 500/1)

(Encore la chambre de Hamza, avec le rideau et le lit, puis son coussin, puis la mère dans la cuisine vu de derrière)

EN SEPTEMBRE 1982,
LES MASSACRES DE CHATILA NE FURENT PEUT-ETRE PAS DETERMINANTS;
ILS EURENT LIEU,
J'EN FUS AFFECTE,
J'EN PARLAI.
JE DECIDAI D'ECRIRE CE LIVRE.
TOUT CE QUI N'ETAIT PAS CE LIVRE ME DEVINT LOINTAIN,
JUSQU'A L'INVISIBILITE. (p. 503)

TOUT CE QUE J'AI DIT, ECRIT, SE PASSA,
MAIS POURQUOI CE COUPLE EST-IL TOUT CE QUI ME RESTE DE PROFOND,
DE LA REVOLUTION PALESTINIENNE?

(Le petit carrefour dehors, et mouvement de caméra en haut vers le ciel et les nuages)

J'AI FAIT CE QUE J'AI PU POUR COMPRENDRE A QUEL POINT
CETTE REVOLUTION RESSEMBLAIT PEU AUX AUTRES
ET D'UNE CERTAINE MANIERE JE L'AI COMPRIS.
MAIS CE QU'IL M'EN RESTE
SERA CETTE PETITE MAISON D'IRBID
OU UNE NUIT JE DORMIS,
ET QUATORZE ANS DURANT LESQUELS JE TENTAI DE SAVOIR SI CETTE NUIT AVAIT EU LIEU.
CETTE DERNIERE PAGE DE MON LIVRE EST TRANSPARENTE.
(p. 504)

(Mounia écoute la musique étendue sur le lit)

(Les enfants dehors, qu'elle prend en photo devant le taxi jaune; puis son départ; elle assise dans le taxi regardant en arrière sur les enfants qui s'éloignent; musique)

(La pierre tombale de la tombe de Genet)

LA PAGE QUI FUT D'ABORD BLANCHE,
EST MAINTENANT PARCOURUE
DE HAUT EN BAS
DE MINUSCULES SIGNES NOIRS.
LA REALITE EST-ELLE CETTE TOTALITE DES SIGNES NOIRS?

(La tombe et la mer)

LA REVOLUTION PALESTINIENNE
FUT-ELLE ECRITE SUR LE NEANT,
UN ARTIFICE SUR DU NEANT? (p. 11)